

Entretien Julien Dossier (JD) pour Tek4Life Avec Florent Courau (FC) et Jules Colé (JC) 21/02/2025

Entretien réalisé en préparation d'un [colloque sur les imaginaires de la transition](#), tenu à l'ENS le 10 avril 2025 : la 5e journée David Claessen pour l'environnement.

Retranscription complète

JC : Pour commencer, quel est selon toi le rôle de l'imaginaire dans un contexte de transitions ?

JD : La situation actuelle n'est pas un enjeu technique et technologique, mais plutôt une question d'organisation, donc une question de représentation et d'imaginaire.

Le problème de l'urgence écologique est insoluble si on le considère comme un problème technique, nécessitant un mode d'emploi, qui supposerait de demander à chacun de se conformer à telle ou telle mission, rôle ou fonction identifiés sur une notice. Ce mode d'emploi n'existe pas, il n'existera pas. Nous faisons face à des contraintes croissantes, en temps, en ressources physiques, biologiques, financières, avec des facteurs aléatoires et des déroulements plus ou moins catastrophiques, notamment dans le registre politique, les États ayant largement abandonné leurs populations sur les questions environnementales. Ces contraintes sont un défi pour les individus, qui vont devoir réagir "sans cartes ni boussole"¹, ce qui nécessite par conséquent une **agentivité**, une capacité d'agir de la part de chacun d'entre nous. Cette capacité d'agir doit évidemment produire du collectif, doit converger, doit pouvoir **s'agréger**.

Il faut donc parier sur une auto-organisation organique, plutôt que sur la mise en œuvre d'un "master plan" qui se déploierait de manière structurée.

Nous devons donc nous interroger sur ce qui nécessite de nous organiser : qu'est-ce qui nous embarque, qu'est-ce qui nous amène à chercher à nous coordonner ?

1-Avant toute chose, est-il possible de considérer le problème comme **soluble**, a minima, pouvons-nous avoir un impact positif sur ce problème ? Le jeu en vaut-il la chandelle, pouvons-nous imaginer une issue moins défavorable ? Sans réponse positive, aucune mise en mouvement, aucune action n'est envisageable. Nous devons pouvoir représenter, figurer une alternative à la dystopie dans laquelle nous sombrons.

2-Ensuite, renforcer le lien individuel avec le projet suppose d'aborder un **registre** sensible, d'établir ce qui va nous inciter à agir, à consacrer du temps à l'action. J'insiste sur la dimension sensible, car la rationalité est une impasse : ceci n'est pas une question rationnelle (comme le prouve l'administration TrumpII). Il nous faut trouver et activer d'autres leviers, d'autres motifs de satisfaction, de gratification, de motivation. La beauté, l'esthétique, le plaisir, la pression sociale sous différentes formes (stimulation, compétition,

¹ <https://www.buchetchastel.fr/catalogue/sans-cartes-ni-boussole/>

coopération...). Nous devons disposer de supports qui stimulent notre sensibilité, alors que nous sommes inondés de graphiques, de textes techniques ou d'ordres de grandeur.

3-Enfin, pour guider notre action, c'est une question de **représentation** qui se pose, concrètement, au sens psychologique du terme. C'est parce que nous disposerons de représentations que nous pourrons décrire, échanger que nous forgerons des compatibilités et des interopérabilités entre nos actions. C'est parce qu'une vision partagée pourra émerger qu'elle créera des automatismes et que nous gagnerons du temps et que nous pourrons résoudre le problème. Ces questions se ramifient à l'échelle de notre univers mental, conceptuel, affectif, sensible, psychologique.

JC : Comment définis-tu le terme de représentation par rapport à l'imaginaire ?

JD : Repartons de la définition du terme de "représentation" en psychologie sociale donnée par Denise Jodelet, par exemple, « c'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourante à la construction d'une réalité commune à un ensemble social »². Ce qui me frappe, c'est que le terme de représentation est ici utilisé en dehors de sa dimension visuelle. Pour relier représentation (au sens psychologique) et image, je pense au test de Rorschach, utilisé en psychologie comme un déclencheur de parole et un vecteur vers la description des représentations qui structurent notre psychologie. C'est ce registre-là que je convoque quand je parle de psychologie. C'est, pour moi, un appel à la collaboration avec les psychologues, les psychiatres, qui maîtrisent précisément ce sujet-là. On a besoin d'eux, comme je l'évoque dans Renaissance Écologique (p. 139).

JC : C'est intéressant parce que la sémantique de l'imaginaire peut varier d'une personne à l'autre, et parfois on ne parle pas forcément de la même chose. Dans certains cas, on parle des fruits de l'imagination, tels que les contenus culturels ou les œuvres par exemple, et parfois on va être plus parler de l'ensemble des images et des symboles qui vont influencer les relations au monde au sein d'une société. D'où l'intérêt de clarifier préalablement ce point. Si je comprends bien, la situation actuelle ne repose donc pas sur un enjeu technique. Qu'en est-il de ces enjeux dans le monde des entreprises ?

JD : Avant d'aborder la question des entreprises, je souhaite revenir sur la notion d'imaginaire. Je pense qu'on a hérité d'une lecture d'un **imaginaire techno-solutionniste** et d'un esprit d'ingénieur qui ont procédé par entonnoir en simplifiant la question qui leur est posée.

Cette approche réductionniste, c'est une façon de voir le monde, c'est un prisme qui nous donne des clés pour lire, comprendre et transformer le monde. La **question de la vie sur Terre** s'est transformée en une question d'écologie, la question de l'écologie s'est transformée en question de climat, la question de climat s'est transformée en question d'émissions et de stocks de gaz à effet de serre. La question d'émissions et de stocks de gaz à effet de serre s'est transformée en question d'émissions de CO2 équivalent. Le CO2

² <https://shs.cairn.info/revue-langage-et-societe-2021-HS1-page-301?lang=fr>

équivalent s'est transformé en CO₂. La question du CO₂ s'est réduite aux facteurs d'émission, notamment techniques et industriels (d'où la sous-pondération des émissions de méthane, induites par l'élevage, les déchets ou la production de gaz). Donc, à la fin, on parle de nucléaire. Et ça, c'est une approche **réductionniste** qui est totalement inopérante pour résoudre l'urgence écologique.

La question initiale reste : comment maintenir (et enrichir?) la vie sur Terre.

FC : Est-ce qu'on pourrait dire que c'est une représentation simplifiée pour le réductionnisme, c'est-à-dire une représentation qui prend un seul des piliers du vivant, par exemple ?

JD : Oui, c'est une représentation du monde qui se joue à travers cette réduction. Ce réductionnisme est une façon de se sentir comme "maître et possesseur de la nature". C'est une erreur parce qu'on en vient à surpondérer les questions de réduction des émissions au titre du climat par rapport au maintien, voire au renforcement de la biodiversité.

Il a fallu attendre un workshop conjoint entre IPBES et IPCC pour modéliser les interactions biodiversité-climat. Je vous renvoie à la page 152 du rapport conjoint entre les deux entités et notamment au graphique de cette page, pour avoir un argument massue³. Ce travail est limpide. Il compare une même gamme d'actions prises d'abord du point de vue du climat, mesurant son incidence sur la biodiversité, puis l'inverse. Cette comparaison permet de conclure de manière très simple qu'il est impératif de partir d'un objectif biodiversité pour agir sur le climat, et non pas l'inverse. De la biodiversité vers le climat, la corrélation est positive dans neuf cas sur dix. Du climat vers la biodiversité, la corrélation n'est positive que dans deux cas sur trois. L'écart est considérable. On ne peut pas se permettre d'aggraver la biodiversité au gré de la résolution des problèmes climatiques. Ça veut dire un changement profond. On se trompe de détermination entre **l'objectif et le moyen**. L'objectif doit être la **régénération** du vivant, le moyen doit être la **sobriété** permettant de réduire les émissions. Ce n'est pas du tout le même monde qui se dessine quand on a pour objectif de régénérer le vivant ou de simplement réduire les émissions.

Si on passe notre vie à rémunérer des botanistes, des éthologues, des biologistes marins, des aventuriers des steppes, etc. ; si on passe notre vie à valoriser les gens qui entretiennent les haies, qui créent des habitats pour les oiseaux, qui maintiennent des banques de semences pour la diversité des cultures, etc., alors on n'a pas besoin de techniques avancées, d'intelligence artificielle, pour ça !

On peut **revenir à des solutions sociotechniques extrêmement simples**. En simplifiant à l'extrême, on n'a besoin que d'habits, de nourriture, d'un peu de cuir, d'un peu de bois et de terre cuite, de quelques outils à base de métaux simples... Évidemment, on ne vise pas le retour au néolithique, et la gamme des ressources à mobiliser est plus large, mais le message reste limpide : nous savons faire, nous disposons des ressources pour agir. C'est formidablement **libérateur** !

³ <https://www.ipbes.net/events/ipbes-ipcc-co-sponsored-workshop-biodiversity-and-climate-change>

En outre, la mobilisation des moyens nécessaires à cet objectif de régénérer le vivant nous conduira à disposer des fibres pour isoler les maisons, à disposer de sources d'énergie renouvelables pour pouvoir produire toutes sortes de supports et facteurs d'énergie pour nos besoins de production de puissance ou de déplacement. On aura tout ça. On voit alors s'ouvrir un champ d'innovation, un champ d'activité, un champ législatif, politique, culturel, pédagogique, de santé, de justice, de droit, etc., qui n'a rien à voir avec celui qu'on est en train de produire.

FC : Ce que j'entends là, c'est qu'il y a une dimension un peu prométhéenne de l'imaginaire. Cet imaginaire de la transition est extrêmement tenace, et le climat est la question qui a peut-être émergé en premier dans les questions écologiques... Comment expliques-tu que les questions climatiques soient passées des groupes d'experts de ces grands sommets internationaux au grand public, alors que les enjeux autour de la biodiversité sont pourtant très accessibles et peuvent justement mobiliser des dimensions affectives ?

JD : La question du climat n'a pas émergé en premier. Il faut revenir sur Thoreau, sur Muir, sur Rousseau, il faut revenir sur ces auteurs qui n'avaient pas du tout cette approche-là.

La primauté de la question climat découle d'une dérive majeure, entre 1972 et 1997, quand on est passé du sommet de la Terre au Protocole de Kyoto. Cette dérive a été en partie conditionnée, finalement, par une mauvaise lecture du rapport du club de Rome de 1972.

Quand les gouvernements s'emparent des questions posées par le sommet de la Terre en 1972, on sent tout de suite d'un côté la **complexité du vivant** et d'un autre côté la **relative simplicité des questions climat**. On construit là un raisonnement réductionniste, qui relève de la résolution des problèmes par procuration : le fait d'agir sur la consommation d'hydrocarbures, c'est une façon d'agir sur les questions d'énergie. L'énergie étant partout, c'est une façon d'agir sur l'organisation de la société. Ce raisonnement est juste mais nous fait prendre un chemin qui n'est pas le bon, car il élude la complexité du vivant, car il élude le projet de société (les hypothèses de baisse de la croissance économique et de remise en cause du libre-échange ne sont que tardivement envisagées dans les rapports du GIEC, depuis le sixième rapport, de même que le focus sur les énergies fossiles a été systématiquement rejeté par les pays pétroliers, avec succès pendant plus de 20 ans).

Pour comprendre cette dérive, il faut sentir les forces en présence au début des années 70. La société occidentale et ses empires forment une machine qui s'est emballée grâce à la productivité et l'apport de puissance induite par les hydrocarbures. On parle des trente glorieuses, une transformation extrêmement rapide des sociétés occidentales qui **bénéficient de l'apport de ces technologies**.

Un premier facteur expliquant cette dérive provient de notre **quête de la puissance et du progrès**, alimentée par la fascination induite par les machines de la révolution industrielle et leurs performances inédites, qui ont à la fois réduit et amplifié l'aliénation des hommes (elles ont simultanément réduit l'aliénation des travailleurs qui ont utilisé des tracteurs et augmenté celle des ouvriers qui assemblent les tracteurs). La société devient celle du pétrole, de l'acier, du béton et de la chimie de synthèse, donc de l'automobile, de l'étalement urbain,

des loisirs carbonés (ski, voyages lointains en avion), de l'agriculture bourrée d'intrants (engrais et traitements). La démocratisation exponentielle de l'usage de la voiture permet à chacun d'aller où il veut quand il veut, de travailler loin de là où il habite, etc. Plus largement, on a une démultiplication de notre accès au monde grâce aux jetliners, des 747 qui entrent en service à l'échelle massive. On a même envoyé le **premier homme sur la lune** en 1969, tout juste quatre ans avant le **choc pétrolier**. On maintient des systèmes performants dans l'espace avec des satellites qui obéissent au doigt et à l'œil. Quel hubris avons-nous nourri avec cette prouesse ?

Le deuxième facteur, c'est justement l'urgence qui se pose avec le choc pétrolier de 1973. Donc on cherche avant tout à agir rapidement et on se dit : "Oui, l'énergie est partout, le problème, c'est l'énergie!". La nature du problème, quand il s'agit d'hydrocarbures, relève de la vulnérabilité d'approvisionnement. Le nucléaire inspire quant à lui la peur de la destruction parce qu'il est lié à la menace militaire, mais il séduit malgré tout parce qu'il permet de produire d'immenses quantités d'énergie sur un faible nombre de sites, facilement contrôlables par les États, apportant ainsi une solution de grande échelle à la consommation d'hydrocarbures.

Dans ces décennies cruciales, l'énergie est plus un problème de rareté que d'excès, on a peur d'en manquer pour produire, notamment on craint la pénurie d'hydrocarbures. Ce n'est pas tellement un problème pour le climat (même si en parallèle on est quand même capable de lire les rapports de Shell, d'Exxon et autres Total qui avaient modélisé la contribution du secteur des hydrocarbures depuis 1956).

Voilà ce qui explique que les appels pour alarmer sur la crise de la biodiversité, tels que ceux de Rachel Carson en **1962**⁴, sont largement inaudibles. Ils sont **inaudibles** parce qu'ils **célèbrent ce qu'on est en train de détruire** à l'échelle agricole, de l'urbanisme, de l'extractivisme minier ou forestier, ils célèbrent les milieux marins alors qu'on met en service des navires de pêche industrielle avec des capacités de congélation qui n'existaient pas auparavant. Tout ça, ça apparaît au même moment. Notre capacité de destruction de la nature est sur une trajectoire qui l'amène sur une apogée. Les trajectoires tendancielle que modélise le Club de Rome soulignent la massification de notre puissance. Ce modèle-là est extraordinairement dominant.

On en revient alors à une question d'imaginaire. Cette perception du monde dominée par l'énergie et la puissance est alimentée et amplifiée par Dune (1965), Star Trek (1966), 2001, l'Odyssée de l'Espace (1968) ou encore la saga de la Guerre des Étoiles (1977). Cette dernière célèbre la puissance sociotechnique : l'Étoile Noire est une gigantesque machine, à l'échelle d'une planète ! Cet appareil imaginaire construit alors les rapports au monde de toute une génération.

JC : C'est intéressant de prendre du recul d'un point de vue historique. Et comme tu le disais, les enjeux environnementaux ne commencent pas seulement à la fin du XXème siècle. On peut remonter et on voit que l'écologie politique s'est construite souvent en réaction. Au XIXème par exemple avec la préservation de la forêt de

⁴ <https://www.rachelcarson.org/silent-spring>

Fontainebleau, qui était face à la menace d'une utilisation plus intensive du bois sous Napoléon III, les artistes de l'école de Barbizon se sont mobilisés pour montrer toute la beauté et tout l'intérêt de préserver ces milieux. On l'a vu avec plein de mouvements : mouvements antinucléaires après Three Mile Island, Tchernobyl, puis Fukushima, les conférences internationales qui commencent à voir le jour au fur et à mesure qu'on se rend compte de l'impact potentiel des gaz à effet de serre sur l'atmosphère. Or aujourd'hui, on se rend compte que les imaginaires écologiques ont une réelle difficulté à donner leur propre tempo et ne pas être seulement en réaction, à laisser entrevoir tout ce qu'ils peuvent offrir.

D'autre part, on sait que l'imaginaire dominant s'est incarné dans tous les pans de notre société. Et c'est là où j'entends bien la nécessité d'aborder la polycrise non pas d'un point de vue technique mais surtout par le prisme de l'imaginaire. Mais en même temps, les imaginaires se sont imprégnés dans nos techniques, nos objets, dans tout notre quotidien. Or dans un contexte de transitions, on peut être conditionné par toutes ces matérialisations. C'est donc difficile d'envisager tout basculement sans faire évoluer nos techniques qui elles-mêmes incarneraient d'autres imaginaires. On s'en rend compte dans l'agriculture par exemple, comme le souligne Marc-André Selosse, qui explique bien que si on veut qu'un imaginaire plus favorable à la préservation du vivant se développe, cela doit aussi s'accompagner par une évolution des techniques agricoles, des itinéraires à mettre en œuvre, des outils à disposition. Donc les imaginaires et les techniques sont tout de même intimement liées.

Ce qui m'amène à te demander comment perçois-tu le rapport de force actuel, cette difficulté à sortir de l'inertie de l'imaginaire dominant si puissante et quels sont les leviers à activer, en tenant compte de ces dimensions matérielles ?

JD : L' **inertie est très forte** et doit nous amener aujourd'hui à un **constat sobre**, voire triste, **d'échec**. Nous sommes sur une trajectoire qui va nous conduire à échouer pendant longtemps. Ne pas se préparer à échouer, c'est une façon de s'assurer de ne jamais réussir. Se **préparer à échouer**, c'est peut-être se **préparer à réussir**. C'est perturbant et paradoxal que « dire qu'on va réussir » puisse nous conduire à l'échec et que « dire qu'on va échouer » puisse nous conduire à la réussite.

Les conditions de réussite ne sont en effet pas réunies dans la situation actuelle, car nous minimisons l'inertie des facteurs qui nous conduisent à échouer.

Les **facteurs** qui nous conduisent à échouer sont inhérents aux outils de destructions, au premier chef, les métiers, machines, financements et entreprises qui produisent cette destruction écologique. Ils sont aussi présents à l'échelle de nos paysages, qu'ils soient urbains ou agricoles, à travers des aéroports, des autoroutes et des voies rapides ou des grandes surfaces en périphérie des villes, mais aussi à travers des espaces ruraux dévitalisés, des champs nus, sans arbres ni haies ni zones humides. Ils sont présents dans nos livres de classe, dans les connaissances accumulées et donc transmises par les enseignants, par les parents (qui ont ringardisé les connaissances de ceux qui ont vécu avant les guerres mondiales du XXe siècle), dans les modèles de représentation au cinéma,

à la télévision, sur les réseaux sociaux, dans les prises de parole sur les politiques, dans les programmes qui sont affichés au moment des élections, dans les débats qui sont organisés, dans les jeux qui sont disponibles...

Il n'y a qu'à voir la façon dont le végétal a disparu des espaces urbanisés, avec une surdensification et une bétonisation des espaces habités par l'homme, avec des gens qui ne vivent que dans des espaces minéraux pour leur domicile, pour leurs courses, pour leur travail, pour leurs vacances, pour leur enseignement. La Défense en est un exemple parfait : des gens passent ainsi de leur tour d'habitation à leur bureau à la Défense via un tunnel de métro, ils passent par un aéroport pour arriver en bout de chaîne à un village vacances lui aussi bétonné. Alors certes il y aura une ligne d'horizon devant ce village, mais combien d'espèces auront été sur le chemin du voyageur ? C'est amusant de se dire que finalement, des villages de vacances donnant sur la plage à Benidorm, Goa ou à la Baule, sont des expériences minérales, depuis le bâtiment et la piscine en béton de la résidence jusqu'au sable de la plage, qui est également un minéral. Le Yang domine ! Et s'il y a du yin, il est caché. Il est sous l'eau, ou il est dans l'air, mais le vacancier ne le perçoit pas.

Dans un autre registre, l'alimentation amplifie cette déconnexion avec la nature. La composition de nos assiettes n'a plus rien à voir avec notre territoire, avec nos saisons, avec nos traditions, nos cultures, nos outils. L'évolution des équipements (et surfaces) des cuisines à New York est l'une des prémices de notre **déconnexion** avec notre capacité à comprendre ce qui nous constitue en tant qu'espèce. Quand l'appareil de cuisson devient un micro-ondes, comment peut-on comprendre une recette ? Ce n'est pas possible. A contrario, je renvoie régulièrement à Jean-Anthelme Brillat Savarin et ses aphorismes : "la destinée des nations dépend de la façon dont elles se nourrissent". Il n'y a qu'à voir aujourd'hui l'immense problème de santé publique qui découle de notre alimentation dégradée, polluée, abîmée par ce rapport techniciste au vivant.

Je pense par conséquent qu'on est parti pour une longue phase sombre : nous sommes trop nombreux à ne rien comprendre au problème écologique. Et nous sommes trop nombreux à ne pas même comprendre qu'il y a un problème écologique. Et nous sommes nombreux à entretenir ce problème d'une génération à l'autre. Il n'y a qu'à voir les problèmes de recrutement pour les enseignants en France. On recrute à 4 sur 20. On recrute des gens qui ne savent pas écrire sans faute de faute d'orthographe qui deviennent professeurs de français. Comment espérer éclairer les générations futures en plaçant en rôle d'enseignant des gens qui n'ont pas le niveau pour enseigner ? C'est dramatique.

Comment enseignons-nous la connaissance des différentes espèces d'arbres ? Comment pouvons-nous apprendre à nommer différentes variétés de pommes, de poires, à comprendre leurs propriétés, à savoir justement dans quel ordre les consommer pour pouvoir avoir des pommes et des poires jusqu'au mois de mars, savoir qu'entre mars et août il n'y aura pas de pommes et de poires. Comprendre pourquoi on peut justement valoriser différentes recettes. Quelles sont les recettes qui vont être bénéfiques à notre corps en hiver qui ne sont pas les mêmes que celles en été. Pourquoi a-t-on besoin de plus de fruits frais en été et plus de fruits en compote en hiver ? Tout ça, c'est de la connaissance qui est en train ou qui risque de disparaître.

Comment allons-nous en sortir ? Aujourd'hui, mal. Mal, parce qu'on n'a pas conçu, formé, déployé l'appareil sociologique humain pour prendre l'urgence écologique à bras le corps. Si nous ne sommes **pas assez nombreux**, c'est peut-être encore une question d'imaginaire qui peut inverser la tendance : **l'imaginaire** va peut-être nous permettre de créer le **désir** de sortir de cette vision, finalement, zombiesque, où on avance aveuglément, guidés par des aveugles, comme l'a si bien peint Brueghel dans la Parabole des Aveugles⁵.

Certes, les aveugles développent une exceptionnelle capacité à représenter les structures, à mémoriser et penser le monde. Mais un aveugle de naissance fait face à une difficulté ontologique pour se représenter le monde dans sa dimension visuelle, picturale, imagée.

JC : Tout à fait. Et dans nos échanges, on a un peu évoqué la pensée taoïste avec le Yin et le Yang qui pourraient peut-être nous aider à penser cette question de l'inertie. Est-ce justement le Tai Chi pourrait ici nous éclairer ? Cette logique où l'on va essayer de réorienter l'énergie de l'adversaire avec le minimum d'efforts possibles, avec de la souplesse tout en ayant un fort ancrage ? Est-ce que ça ne montre pas peut-être l'importance de tous ces lieux d'expérimentation que j'appelle des "espaces d'émergence" – qui peuvent être des tiers-lieux en ville, des écolieux ruraux, des jardins de forêt, etc. – qui vont ouvrir des espaces et nous permettent de nous réancrer ? Je sais que tu as apporté pas mal d'initiatives alternatives, notamment relayées par l'ADEME. Est-ce que tu pourrais développer un peu ce point-là pour nous dire ce que tu en penses ?

JD : Je m'intéresse à **l'expérience comme générateur d'imaginaire**. Au moment de l'intelligence artificielle, on peut se poser la question de ce qui va alimenter notre imaginaire. D'une part, je pense qu'on n'est pas prêt à faire face à l'impact de cette **intelligence artificielle générative**, si c'est celle-ci qui s'arroge ce travail de génération. Que nous reste-t-il à nous, humains, comme travail d'interprétation et d'imagination ? Je ne sais pas comment nos cerveaux vont réagir face à ce défi, cette concurrence. D'autre part, on a un énorme problème de support (le **texte**, **l'image animée** et le **langage** divisent plus qu'ils ne rassemblent), de contenu (pollué par les fake news, la polarisation du débat et la fragmentation de notre attention), amplifié par notre organisation de médias de masse et par la production massive de flux numériques (texte, image, vidéo...). On a là un énorme **problème de transmission**. Et sans transmission, pas d'imaginaires. Pas de propagation d'imaginaires.

FC : En quoi selon-toi le langage divise-t-il plus qu'il ne rassemble ?

Le **langage**, qu'il soit écrit ou oral, **exclut**. Certes une langue est un patrimoine commun qui rend possible des interactions à grande échelle, l'anglais ou le mandarin permettent ainsi théoriquement à des milliards de personnes de se comprendre. Cependant, parler ou écrire suppose un choix sémantique, qui s'adresse en priorité à une partie de la population qui va être sensible à tel ou tel registre sémantique. En dehors de cette population-là, qui ne maîtrise pas (ou rejette) le vocabulaire dans lequel on lui parle, on va décrocher très vite.

5

<https://capodimonte.cultura.gov.it/mostra/lopera-si-racconta-la-parabola-dei-ciechi-di-bruegel-poema-per-orchestra-dal-17-novembre-2017/#1627672189131-d8af8d90-c7b2>

Si nous faisons face à un problème de transmission et d'exclusion induit par la parole, le texte, l'image animée, qu'est-ce qui nous rassemble, qu'est-ce qui nous amène à unir nos forces pour faire face à l'urgence écologique ?

Je pense qu'il faut « faire pour dire », sortir du langage et passer par le registre pratique, celui de l'expérience. **L'expérience est fédératrice**, parce qu'elle est polysensorielle et qu'elle fait appel à d'autres principes de fonctionnement de notre cerveau et ne relèvent pas seulement de la démonstration rationnelle. **L'expérience peut alors devenir médiatrice** : elle établit une base de **dialogue**, elle crée un espace commun, un cadre de médiation, autour desquels une multitude de personnes peuvent se réunir. Deux personnes qui s'invectivent dans un débat pour ou contre les pesticides pourront tout de même partager un repas (sans doute en mangeant des plats différents...). Nos « propriétés biologiques » nous réunissent : manger, boire, dormir, nous reproduire... Je pense enfin que **l'expérience est fondatrice** : elle **prend tout son sens** et prouve son efficacité quand elle produit un **usage**. Si je reste de marbre devant ce qui m'est proposé, il n'y a pas d'expérience. Une expérience n'existe qu'à partir du moment où une **action déclenche une autre action**. Et c'est une façon de donner du pouvoir à la personne qui reçoit.

Les lieux d'expérience sont autant d'objets de design, de création, de sophistication : plages, places, rues, théâtres, cinémas, restaurants, hôtels, cafétérias, garages, salles d'attente, quais de gare, transports en commun... Cependant, le meilleur designer d'expériences, c'est la nature, quand elle nous crée des paysages, quand elle nous crée de l'ombre, de la fraîcheur, quand elle nous crée des perspectives, des saveurs, des parfums, quand elle nous crée des émotions, des spectacles circadiens. Elle est l'acteur du pôle sensoriel, qui parvient à nous convaincre sans passer exclusivement par le cortex préfrontal latéral, cette partie du cerveau qui est associée à l'élaboration de processus cognitifs complexes. On a besoin de passer cette barrière-là, d'activer nos récepteurs sensoriels qui déclenchent la production de l'endorphine et de la dopamine (marqueurs de la récompense et de la stimulation), qui ne sont pas ceux sur lesquels aujourd'hui la démonstration écologique opère. C'est une **erreur de penser** qu'il faille passer par la **démonstration rationnelle pour résoudre un problème non rationnel**. C'est une erreur profonde. Nous devons chercher ailleurs que dans la raison la nature du blocage. Je ne sais pas comment définir ce blocage, peut-être est-il d'ordre hormonal ou épigénétique, peut-être est-il d'ordre social, mais excluons le registre rationnel.

Une démarche rationnelle nous amène en effet à une équation insoluble. Si on veut avoir une démonstration rationnelle, il va falloir adapter la démonstration à chacun, pour tenir compte des paramètres précis pour chaque cas de figure. Nous sommes tous différents. Les arguments qui vont marcher pour nous trois dans cet échange, qui sommes trois hommes, ne seront pas les mêmes si nous étions trois femmes. Nos âges sont différents, nos modes de vie sont différents, nos conditions socio-économiques sont différentes, nos marques de manœuvre, nos leviers d'action, etc. Tous ces paramètres nous distinguent. Nous convaincre rationnellement supposerait d'être capable d'assembler les ingrédients dans une formule et une équation qui permettraient de produire une démonstration rationnelle pertinente pour chacun d'entre nous. Le **langage devient alors limité**. Il est impossible de

formuler une infinité de solutions dans un langage qui convienne à tout le monde, donc on doit faire autrement.

Je souhaite ici faire le lien avec l'entreprise, parce qu'il s'agit là d'une question de **marketing**. On doit se rappeler de l'infinie segmentation de la proposition marketing. La question à se poser c'est : qu'est-ce qui nous permet de faire la diffusion de masse tout en ayant une segmentation de marketing ultra fine ? Je pense que c'est là encore des questions **d'imaginaire** et **d'expériences**. Quand Apple a lancé l'iPod, la marque n'a pas vendu de la mémoire vive avec un écran et une interface à molette. Elle n'a pas vendu l'accès à des fichiers MP3. Elle a vendu la solution permettant de stocker toute la musique qu'on aime et de pouvoir l'avoir dans sa poche, donc d'y accéder partout où nous nous trouvons, pas seulement dans une médiathèque. C'est une expérience qui a été vendue, en nous donnant du pouvoir, en disant que la machine est finalement secondaire. Ce qui compte, **c'est le plaisir et l'utilité** que l'objet ou la proposition de service produisent. Aussi, je pense à la puissance d'attractivité des *Great Outdoors*, que le tourisme de masse exploite pour donner envie d'aller "faire des pays" et de "vivre des expériences".

Je pense **qu'il y a un imaginaire du "moins" qui doit basculer vers un imaginaire du "plus"**. On n'arrive pas à sortir de cet imaginaire du moins : moins de CO2, moins d'énergie, qui aujourd'hui est perçu comme moins de liberté, moins de confort, moins de praticité, moins de modernité. Cette promesse du "moins", mobilise **moins de gens** et ça marche moins bien. Vendre du "moins", ça ne marche pas.

On a sous utilisé le "plus" : le plus de vivant, plus de beauté, plus de paysage, plus d'alimentation, plus de résilience, plus de saveur, plus de goût, plus de parfum, plus de fibre, plus de plaisir, plus de sécurité. Allons-y, visons le toujours plus ! Si on cible cet objectif d'agir POUR le vivant, il n'y a rien à contraindre, empêcher ou à stopper dans notre action, puisqu'à chaque fois qu'on agit, c'est du plus !

Voilà plusieurs clés qui me semblent précieuses pour échapper au registre de la contrainte ou de la démonstration rationnelle, et pour identifier d'autres **leviers pour déclencher l'action** : proposer des expériences, proposer à chacun l'accès à une expression de soi, cultiver une culture du « plus » en agissant POUR le vivant.

FC : Je voudrais intervenir ici car il me semble qu'on a faire à vision un peu mortifère dans le monde de l'entreprise. Je pense que justement il y a un lien à faire entre ce moins et qui est justement ce qui quelquefois pose une question existentielle à un dirigeant, qui se situe plus dans un influx nerveux dans la colonne vertébrale que dans une activité rationnelle proprement dite. Donc oui, ça connecte très bien ce que tu dis là Julien.

JD : D'autant que **le dirigeant n'a pas de modèle économique sur le "moins"** ! On ne sait pas aujourd'hui valoriser l'action d'une entreprise qui réduit son empreinte écologique. Même avec l'introduction des certificats d'économie d'énergie ou de modalité de compensation de la destruction de la biodiversité, on n'y arrive pas. On n'y arrive pas et on ne sait pas comptabiliser cette écologie de la fermeture. On n'a pas de solution pour ça. Donc, on continue de valoriser les entreprises par les ressources dont elles disposent et qu'elles

peuvent extraire (de manière plus ou moins destructive), non pas qu'elles ne vont pas détruire. Imagine-t-on une seconde que Total puisse être aujourd'hui punie, proportionnellement à l'ampleur des réserves d'hydrocarbures qu'elle s'apprête à vendre ?

FC : C'est intéressant. Justement, j'animais dans les Ardennes belges un club de dirigeants et un atelier sur une journée. On a été sidérés de l'écart qu'il y avait entre la participation des dirigeants de PME pendant la journée et l'évaluation qu'ils ont fait à la fin où ils se sont complètement recroquevillés et mis en recul en disant que tout ça finalement, c'est de la contrainte. Au moment du dernier tour de table, ils sont complètement revenus en arrière et ont rejetés tous les premiers engagements qui commençaient à germer.

JC : Et en même temps, pour rebondir sur l'enjeu du marketing, on voit bien ce besoin de valoriser tout ce qu'on a à gagner. Cependant, la communication est très forte en ce moment pour faire émerger un récit du "mieux", pour qu'on consomme plus responsable. C'est un sujet sur lequel j'ai travaillé notamment avec Valérie Martin, experte du sujet à l'ADEME. Or, s'il existe bien des entreprises qui s'inscrivent dans une logique de durabilité forte, par exemple dans le cas d'une agriculture régénératrice, d'autres surfent sur cette vague en promouvant des messages tels « vous voyez, on produit mieux, vous allez consommer mieux ». Il y a cette logique de « moins, mais mieux » qui émerge, mais qui n'implique pas forcément un changement profond des modes de productions et des modèles d'affaires, ce qui peut induire en erreur. Qu'en penses-tu ? Est-ce que c'est une tendance que tu remarques aussi ? Et comment essayer de te sortir de cet écueil ?

JD : C'est là où le marketing est très fort pour **consommer des mots**. Là, on voit apparaître ce monde de l'économie régénératrice. Est-ce que c'est une **vision biologique** de la **régénération** ou est-ce que c'est une **vision prométhéenne** ? La vision prométhéenne maintient le système dans sa capacité de production et de fonctionnement. Je vous encourage à écouter le podcast qui fait l'interview entre Michael Liebreich et David Blood le co-fondateur de Generation IAM, le fonds qu'il a créé avec Al Gore (le fameux duo "Gore and Blood")⁶. Il revient sur l'explication du terme "Génération", qui signifie avant tout la génération du capital. Le deuxième sens correspond aux générations à venir, et le troisième sens seulement correspond au lien avec la nature.

Donc quel est le sens premier derrière le mot « économie régénératrice » ? Autre cas de figure : comment consommer moins mais mieux ? Dans cette proposition, on met l'accent sur mieux alors qu'on devrait regarder **consommer**. Tant qu'il y a consommer, on ne fait pas du mieux. Le mécanisme sous-jacent reste extractiviste, linéaire, émissif.

Le marketing est très fort pour occuper notre esprit. Je ne parle pas de notre imagination là, je parle de notre esprit, de la façon dont notre cerveau fonctionne.

JC : Et donc dans ce contexte, comment perçois-tu les entreprises, les organisations, les initiatives citoyennes qui peuvent justement essayer d'avoir une posture radicale,

⁶ <https://www.cleaningup.live/are-big-investors-abandoning-climate-progress-ep195-david-blood/>

qui essaient de redonner de la puissance aux individus ? Comment perçois-tu leur rôle et quelles perspectives peuvent se dessiner ? Est-ce que tu vois des partages de pratiques, une dynamique de déploiement ?

JD : Je perçois qu'on est très **désorganisés** et très **inefficaces**. Je pense qu'on est trop nombreux à s'approprier l'intégralité ou la tentative de s'approprier l'intégralité du cahier des charges. Il y a profusion de gens qui essaient d'avoir des méta-modèles et pas assez de gens qui s'intéressent à ce qui nous permet de nous partager la tâche, à la façon de nous organiser, de travailler ensemble. À titre personnel, j'essaie de **relier les deux registres**.

Ma priorité est d'appeler à **renforcer les liens** entre ce que chacun d'entre nous peut faire, en célébrant le fait d'agir. Il faut qu'on soit **plus nombreux à agir**, de manière coordonnée et ou a minima compatible, pour que chacun, à la mesure de son action, de ses moyens, de son milieu, puisse soutenir l'action des autres. Ce n'est pas une « action pour nous » qui doit nous guider, mais une « action qui nous dépasse ». A nous, aujourd'hui, de repenser la place de la **transcendance**, qui doit donner un sens ou une finalité à ce qui nous dépasse. La question de la transcendance a été trop facilement cantonnée à la religion, ou à une vision mystique qui célèbre la nature en soi, comme une force plus grande que nous, mais qui est mal comprise, dont on ne fait finalement pas grand-chose. Pourtant, il y a un vrai besoin de travailler là-dessus.

Parmi les actions que je trouve inspirantes, il y a celles qui sont portées par le mouvement de **rewilding**⁷, de réensauvagement, ou, à plus petite échelle, le mouvement des **classes dehors**⁸ pour les enseignants qui arrivent à sortir les élèves des classes pour faire classe dans la nature. Je pense aussi aux **offres de tourisme alternatifs, d'expériences**⁹, et ces moments, à défaut d'utiliser un autre mot, ces moments pendant lesquels nous sommes en connexion avec la nature. Ça peut passer par un bon repas, dont on comprend l'origine des ingrédients, ça peut passer par une contemplation d'un site, ces moments-là sont précieux. Les moments qui nous font tisser des liens, avec des anciens, avec des proches, des facteurs de solidarité, une fraternité, sont également précieux. Il y a plein de registres dans lesquels chacun peut agir, et là encore, je pense qu'il ne faut pas citer de principes réductionnistes pour dire, voilà LA façon d'agir. Soyons très polyvalents dans nos actions, soyons nombreux à avoir plein de registres d'action, complémentaires les uns des autres. Il y a tant (tout?) à refaire! Voilà pourquoi j'ai lancé la « [Diagonale du PLEIN](#) »...

FC : Merci je trouve vraiment tous ces propos très puissants et éclairants, avec cette vision d'imaginaire, de lien au sensible et le fait de quitter le registre purement rationnel.

JD : Avant de conclure, il y a un point que je n'ai pas abordé dans notre échange, c'est pourquoi je me concentre sur la **Renaissance écologique**. C'est une réponse aux points que j'ai élaborés depuis le début de notre conversation. C'est une **image fixe** et non pas une image animée, qui présente l'avantage de ne **pas avoir de début ou de fin**. Elle peut se lire

⁷ <https://knepp.co.uk/>

⁸ <https://classe-dehors.org/?PagePrincipale>

⁹ <https://volontairesnature.org/>

comme un livre, mais sans avoir de **champ lexical** ou de **niveau sémantique**, ni de **structure narrative fixe**. Elle échappe ainsi en tout point aux « pièges » évoqués plus haut.

Avec cette allégorie, je voulais sortir du récit, c'est-à-dire d'une parole qui s'inscrit dans un temps et qui raconte quelque chose dans lequel le public est obligé de suivre ce qu'on raconte.

La force de cette fresque, c'est qu'elle dépasse son statut d'image ou de représentation du monde. C'est une matrice **conceptuelle illustrée**. C'est sa nature allégorique qui compte. En tant qu'allégorie elle ne prétend pas imposer une vision du monde de manière uniforme. Au contraire, elle nous donne les symboles que nous allons pouvoir interpréter et utiliser. Elle est donc **contextuelle** et **adaptable**. Suivant l'endroit où on regarde la fresque, on va voir le monde différemment. Si on regarde à gauche, c'est la ville. Et on va permettre à chaque urbain de se situer dans ce monde. Si on regarde à droite, c'est la campagne, et on va permettre à chaque rural de se situer dans ce monde.

Je souligne l'importance de l'allégorie. Il s'agit d'un procédé de transmission qui fait appel à l'imagination, qui induit un travail d'interprétation du dessin pour **relier le signifiant et le signifié** et qui **laisse faire ce travail par l'individu** qui pourra faire (ou ne pas faire) ce travail d'interprétation et d'association du signifié au signifiant. Le public peut avoir une première médiation, sur le plan esthétique, dans son interaction avec le signifiant. Le public peut aussi aller plus loin, **explorer différents niveaux de "signifié"**, suivant le degré de technicité ou de spécialisation ou d'expertise qui sera convoqué.

Cette relation à la **complexité** va dépendre du temps qu'on consacre à l'image allégorique. Et aujourd'hui, le ratio de temps par rapport à l'image est devenu extrêmement faible. Quand on regarde le nombre d'images qu'on consomme par jour, en se souvenant qu'on est entre 24 et 36 images secondes dans le flux vidéo, ça fait beaucoup d'images. Alors que nos prédécesseurs peuvent passer des journées entières sans voir une seule image, parce qu'ils vivaient avec des objets qui n'étaient pas des images, qui n'avaient pas de représentation "fabriquée par l'homme". Ils vivaient dans la nature, où il n'y avait pas d'image, il n'y avait pas de représentation manufacturée. Ils voyaient une image quand ils allaient à l'église, au temple, à la synagogue ou à la mosquée, ou quand il y avait peut-être une icône dans un coin d'une maison. Mais il pouvait y avoir des journées entières dans lesquelles on ne voyait pas d'image. Aujourd'hui, notre saturation d'image par rapport au temps dont on dispose est exponentielle.

FC : Et je voudrais te poser une question là-dessus, car c'est très intéressant là encore. Est-ce que tu penses que ça réduit la capacité de tout un chacun à rejoindre un imaginaire, finalement, parce qu'il ne prendrait pas le temps dont il dispose face à ta matrice, et bien, parce qu'il consomme de l'image, comme on dit, en avalant tout de suite, sans mâcher. Est-ce que, finalement, on ne se rendrait pas incapable d'accéder à des imaginaires avec ça ?

JD : Absolument. Et je pense que le fait de **consommer des images ou des contenus sans les comprendre** est un **facteur d'aggravation** de la situation. Consommer sans comprendre nous maintient dans une situation artificielle de domination, dans laquelle notre

cerveau cherche à dominer la source, le contenu. “Je n’en veux plus, je passe à autre chose”. Je ne mémorise pas, je n’archive pas, je ne m’interroge pas, je ne questionne pas... Avec l’émergence de l’intelligence artificielle générative, avec ces fake vidéos, ces images fausses, il faut apprendre à décoder pour pouvoir distinguer le vrai du faux. Malheureusement, au moment où cette menace grandit, nos capacités cognitives d’interprétation des images s’érodent. On va donc nous manipuler à grande échelle.

En outre, le fait de dominer l’image, c’est une question de taille, quand l’image est cantonnée dans un cadre, quand notre champ de vision maîtrise la totalité de l’image, sans effort. Tant que notre champ de vision reste maître, nous passons à côté de la puissance de l’image. Parce que **quand on a l’impression qu’on maîtrise, on approfondit pas**. On n’est pas placé en situation de se questionner, on n’est pas placé en situation de réfléchir, on n’a pas de posture d’humilité, on est renforcé dans notre hubris.

Les fresques de Lorenzetti me fascinent à plus d’un titre, parce qu’elles apportent des antidotes à chacun de ces poisons.

Tout d’abord, la nature des allégories stimule la curiosité, en passant par le registre esthétique : elles captent l’attention. Contempler leur beauté induit de consacrer du temps, ce qui permet d’enclencher un **travail d’appropriation** pour comprendre en quoi cette partie-là du dessin est signifiante et qu’est-ce qui est signifié derrière ce signifiant. C’est un travail **d’éducation sensorielle, visuelle, mais un travail qui reste accessible à tous** car les signifiants sont simples, relèvent de l’imagier de notre plus tendre enfance, et activent ainsi des références quasi universelles.

D’autre part, la **taille de l’oeuvre** fait qu’à aucun moment on ne peut maîtriser ce qu’on voit. Soit on voit du détail, mais on n’a pas la vision globale, soit on a la vision globale, mais on ne comprend pas les points spécifiques qui nourrissent notre vision globale. Ce changement de ratio se vit pleinement dans la salle de la Paix du Palazzo Pubblico, à Sienne. Mais en ligne, sur un écran, nous sommes contraints par les faibles résolutions des tirages photo, et ne pouvons accéder aux détails ; quand on voit les détails, l’image dépasse de loin la taille de notre écran, qui plus est quand nous utilisons un téléphone.

Ensuite, la composition de l’ensemble est prodigieuse : en permanence, là où nous nous regardons, **il y a au moins un autre plan d’observation qui nous échappe**. C’est-à-dire que si on regarde le mur des effets, l’allégorie des effets du mauvais gouvernement, on ne peut structurellement pas voir l’allégorie des effets du bon gouvernement qui est derrière notre cerveau, qui est sur le mur l’opposé, à 180 degrés. On ne peut pas voir devant et derrière simultanément. Même si on avait des miroirs, on ne pourrait pas. On ne pourra jamais voir simultanément les différentes facettes du signifiant. C’est une impossibilité qui nous impose une **agilité physique, donc intellectuelle, pour comprendre la tension entre deux facettes qui s’opposent**.

FC : Et ce geste qu’on a de scroller des vidéos en disant « j’aime pas, j’avance », il nous anesthésie par rapport à tout ce procès d’agilité qu’il vient de décrire. On a l’impression de maîtriser la chose.

JD : En effet, ce geste, trop simple, nous empêche de comprendre la richesse de cette tension !

La **tension doit être créatrice**. Parce qu'il y a une tension entre cette vision du bon et cette vision du mauvais gouvernement, il nous faut choisir notre posture, choisir notre engagement, choisir également notre connaissance de l'opposé pour être plus efficace dans notre action. Tu parlais du système taoïste tout à l'heure, Jules. Il y a action-réaction, il y a yin-yang. On doit être dans cet équilibre des tensions. La nature, c'est un équilibre de tensions. Donc il faut que nous apprenions à recréer cet équilibre de tensions pour mieux faire face à l'urgence écologique, sans être dépassé par les événements. La composition de la salle le permet.

La composition de la salle est organisée autour de cette « tension créatrice » sur **l'axe de la longueur, sur l'axe de la largeur**, et sur un troisième axe, vertical.

La première tension se lit dans l'axe des **longueurs** : on oppose les effets du **bon** et du **mauvais** gouvernement, c'est l'opposition assez classique du bien et du mal. Avec une tension entre les forces de la destruction et les forces de la construction et de la prospérité. On est dans l'équilibre de Eros et Thanatos, qui est le principe fondateur de la vie. On crée, on détruit, on crée, on détruit et ainsi de suite. C'est comme ça que la vie de produit, c'est normal. Il faut l'accepter. Surtout, on dispose des moyens de dépasser les conditions qui nous condamnent à l'échec. Pour décrire le monde merveilleux vers lequel on peut aller, il faut impérativement ancrer ce projet de construction dans les racines de la destruction. Nous devons anticiper et projeter une production imparfaite. C'est structurel. La nature en soi est belle, mais imparfaite. Les petits de la biche sont des bambis adorables, qui seront sans doute mangés par des prédateurs. C'est terrible, nous en pleurons au cinéma, mais cela fait partie de l'équilibre de la chaîne trophique.

La deuxième tension, dans l'axe des **largeurs**, cela fait peu de temps (environ deux ans) que je l'ai vraiment ressentie. C'est la tension entre le mur du gouvernement et le mur où « il n'y a rien », qui s'ouvre avec une fenêtre sur la **nature**. Si on ignore ce mur avec la fenêtre, où "il n'y a rien", on ne comprend pas la composition. On ne voit que les effets du bon et du mauvais gouvernement, de part et d'autre de l'allégorie du Gouvernement. C'est une proposition en soi, une simple alternative entre le bon et le mal.

Ce mur sur lequel "il n'y a rien" est, logiquement, très peu analysé dans ce cycle des quatre murs. Il est même caché par des rideaux. Puisqu'il n'y a rien de dessiné sur ce mur, ce n'est pas intéressant. Pourtant il est essentiel : il faut voir ce mur sur lequel « il n'y a rien » comme un effacement de l'hubris, où l'homme n'a rien à dire. Ce mur ne dit rien de l'homme parce que ce mur décrit la nature du point de vue de la nature, et non du point de vue de l'homme. L'homme s'efface, il est silencieux, c'est la nature qui parle.

C'est ce qui se passe derrière la fenêtre qui est intéressant : les lois de la physique, de la biologie et de la chimie organisent ce qui se passe à l'extérieur, et représentent ce sur quoi l'homme n'a pas prise. Évidemment, le capitalocène montre à quel point notre appareil sociotechnique dopé aux énergies fossiles est aujourd'hui en mesure de modifier les grands équilibres de la nature. Aussi perturbateur soit-il, il n'est pas en mesure de modifier les lois

de la physique, de la chimie ou de la biologie. Le cheminement des nuages, la pluie, la sécheresse, la température, le cycle des saisons échappent à notre capacité humaine à produire quoi que ce soit. On n'a rien à dire là-dessus. C'est ce monde-là sur lequel Lorenzetti ne s'est pas exprimé. Il n'a rien dit là-dessus.

Revenons au mur opposé, celui du gouvernement, pour comprendre la tension entre ces deux pans de murs. De même qu'il n'y a pas de signifiant dessiné par Lorenzetti sur le mur de la fenêtre, il n'y a pas une trace de nature dans l'allégorie du gouvernement. Il n'y a que des notions abstraites, des vertus qui sont nommées et décrites dans leurs interactions les unes avec les autres, mais il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas de sol, il n'y a rien, à part le ciel qui domine la composition (on y reviendra dans la troisième tension plus bas). On a effacé les lois de la physique, de la chimie et de la biologie sur le mur du gouvernement et on a effacé les lois des hommes sur le mur de la nature.

On voit alors à quel point cette opposition entre l'abstraction pensée par l'homme et la réalité organisée par la nature est riche. Cette tension entre les lois des hommes et les lois de la nature doit être comprise également comme un moyen de régulation de ce qui passe dans les effets du gouvernement, bons et mauvais. On comprend alors la composition des images. Sur les deux longueurs de la pièce, ce qu'on voit en premier quand on part du gouvernement, c'est la ville. Et quand on regarde à travers la fenêtre, c'est la ville qu'on voit au premier plan. Sur les longueurs des fresques, on voit la campagne en arrière-plan. Depuis la fenêtre, on voit aussi la campagne en arrière-plan. Enfin, ce qui **unit les tout**, c'est le climat, c'est le ciel, qui est **l'espace commun** dans lequel la ville et la campagne se trouvent réunies : nous sommes sous une même boucle céleste.

On a alors les clés pour comprendre cette double tension, d'une part, sur l'axe des longueurs, la tension entre le bien et le mal, Eros et Thanatos, le Yin et le Yang, et d'autre part, sur l'axe des largeurs, la tension entre les lois des hommes et les lois de la nature. Cette deuxième tension régule la première. Un gouvernement, selon qu'il sera plus ou moins solidaire, fraternel ou injuste, conduira à la paix ou à la guerre, à Eros, ou à Tanathos.

J'en viens à la troisième tension, sur l'axe **vertical**. Ce cycle de fresques est peint au-dessus de nous, il démarre à 3 mètres de haut et s'élève jusqu'au plafond. Nous sommes ainsi dominés par l'allégorie, au sens propre comme au sens figuré.

Au sens propre, ce troisième axe nous surplombe et change notre regard. On est obligé d'élever le regard, on est obligé de changer de posture physique pour pouvoir interagir avec ces ressources.

Au sens figuré, les fresques présentent une hiérarchie verticale, les signifiants du haut gouvernent ceux du bas, et ceux-ci s'imposent à nous qui devons lever le regard pour les voir. De surcroît, cette hiérarchie verticale redonne du pouvoir aux citoyens sur le gouvernement. Les membres du gouvernement siègent dos au mur de l'Allégorie du Gouvernement. Ils sont donc soumis à la comparaison entre leur exercice du gouvernement et les figures et principes du gouvernement à l'aune desquels leur action sera mesurée. Si leur action n'est pas en raccord avec les vertus dont ils sont censés être les incarnations, nous, qui les regardons lors des délibérations du gouvernement, reprenons le pouvoir de juger de la qualité de l'exécution du gouvernement.

Ce cycle d'allégories se lit donc dans l'espace, on parle vraiment de trois axes, l'axe des longueurs, l'axe des largeurs et l'axe entre le sol et le plafond. Avec la troisième dimension, on transforme une boussole en astrolabe, on a notre capacité à nous situer dans le temps et dans l'espace.

Le temps et l'espace, c'est justement ce qu'on voit à travers la fenêtre. Cette salle, comme une « camera obscura », en devient un appareil de compréhension et de régulation. Je pense qu'on a là une **clé extraordinairement puissante**, qui est **facile à reproduire**. Je fais le lien avec le point précédent sur l'expérience.

Aujourd'hui, mon objectif, c'est de créer des répliques de cette salle, les moins coûteuses possibles pour être reproduites dans le plus grand nombre d'espaces possibles, pour pouvoir toucher le plus de gens possible avec le plus de médiateurs locaux possibles, pour créer un engagement adapté aux circonstances locales avec des ressources pertinentes pour les territoires qui vont être équipés de ces outils, en sachant qu'on va devoir coupler des ressources pratiques pour continuer et prolonger l'expérience, et que ces ressources pratiques vont dépendre des milieux dans lesquels on les déploiera. Évidemment, on ne va pas penser à la forêt quand on sera à la Défense. Et pourtant, il va falloir déployer cette fresque à la Défense aussi. On va adapter des ressources pour agir qui vont être pertinentes pour ce lieu-là aussi. Plus on va être amené à déployer ces ressources dans des milieux différents, plus on va être amené à réfléchir aux moyens d'action qui seront pertinents pour ces lieux-là, et plus on va être amené à créer aussi des passerelles, des liens qu'on a évoqués aussi, qui vont permettre de construire ce réseau de robustesse, en reliant les lieux les uns aux autres.

JC : Merci, c'est très riche et très intéressant, ça conforte cette envie d'échanger sur ces sujets depuis mon mémoire¹⁰, parce qu'il y a beaucoup d'intuitions communes, de propos notamment sur le sensible et sur le rôle de la pensée symbolique que j'ai eu l'occasion d'explorer, et comment réussir à faire un pas de côté aussi par rapport à cette pensée rationnelle et cette consommation effrénée d'images qu'on peut avoir. Tout ce développement entre pleinement en résonance avec ces recherches et permet de bien comprendre la pertinence de la Fresque de la Renaissance Ecologique pour répondre aux enjeux actuels. Merci pour tous ces éclairages.

10

<https://librairie.ademe.fr/societe-et-politiques-publiques/7662-mobiliser-la-societe-a-travers-le-prisme-de-l-imaginaire.html>